



CHAPITRE XVI

Le village de Mounié-Mtuana. — La veillée des armes. — Le Mgounda-Mkali. — Optimisme de Stanley. — Villages disparus. — La tsétsé. — Tirikésa. — La soif et la faim. — Une sanglante épopée.



PARTIR de Mdabourou, le pays s'élève sensiblement : après les interminables plaines de l'Ougogo, nous rencontrons des affleurements de roc ; puis la région montagneuse s'accentue, de hautes collines apparaissent flanquées de tours de granit, et au milieu de ces escarpements se dresse le village de Mounié-Mtuana, comme un nid d'aigle accroché aux anfractuosités du rocher.

Avec leur perspicacité, leur sens pratique, la connaissance parfaite qu'ils

ont des lieux, les Arabes ont compris la nécessité d'un relais entre l'Ousagara et l'Ounyanyembé ; or, l'Ougogo étant absolument inhospitalier et le Mgounda-Mkali trop dangereux, ils se sont établis à Mounié-Mtuana qui commande à la fois les principales routes de ces deux contrées. Le chef de l'endroit est un Arabe de Mascate qui a donné son nom au village ; vassal du sultan de Zanzibar, il dépend également du gouverneur de Taborah avec qui il entretient des communications constantes.

On peut apprécier une fois de plus tout le bienfait qui résulterait pour les expéditions européennes d'une alliance sérieuse avec les Arabes ; grâce à leur influence nous pourrions avoir à Mounié-Mtuana une importante station de secours : sorte de forteresse à cheval sur l'Ougogo et le Mgounda-Mkali, ce serait un centre précieux de ravitaillement pour réparer les brèches du hongo et un poste de défense pour affronter les *champs amers* des Rougas-Rougas.

Ce village diffère essentiellement de ceux de l'Ougogo ; alors que là-bas les chefferies se composent de tembés isolés, ici, au contraire, le cachet mnyamouési apparaît déjà : au lieu d'être disséminées, les habitations, qui pourtant revêtent aussi la forme de tembés, sont rassemblées en un enclos fortement palissadé à l'aide de pilotis entre lesquels on a coulé du sable humide, argileux ; en séchant, ce sable a formé un crépissage très résistant ; un toit avec saillie, fait de chaume et de terre, garantit cette muraille des intempéries atmosphériques ; des meurtrières ont été ménagées pour mettre la place en état de défense, et autour de l'enceinte de nombreux crânes d'ennemis surmontant des perches élevées témoignent des assauts repoussés et des exploits des habitants.

A Mounié-Mtuana, les caravanes sont amicalement accueillies : on n'y paye aucun hongo, et le gouverneur arabe comme le mtémi indigène, son vassal, sont des plus affables envers les blancs. On trouve en cet endroit des vivres en abondance, du maïs, des poules, et même des patates douces, les premières que nous ayons rencontrées ; nous pûmes aussi y faire moudre notre grain par les femmes du village qui, moyennant une faible rétribution, — généralement quelques verroteries, — se chargent sans difficulté de ce travail que l'homme ne voudrait entreprendre à aucun prix, fût-il esclave.

Pour cette opération, elles se servent d'une simple pierre plate devant laquelle elles se tiennent à genoux et, tout en chantonnant, souvent même en tenant leur dernier-né sur la hanche, elles écrasent le grain au moyen d'un gros caillou poli qu'elles promènent de toutes leurs forces sur la dalle. Au fur et à mesure de l'opération, la farine est recueillie sur un

plateau en paille, sorte de van primitif qui, secoué à tour de bras, laisse échapper la poussière et les enveloppes. Avec cette farine, Mabrouki nous fabriquait des galettes qui nous donnaient l'illusion du pain.

Si, pendant le voyage, le temps ou la mauvaise volonté des femmes indigènes ne nous permettaient point de faire moudre notre maïs, alors nous nous contentions de le concasser, et cette farine grossière, délayée et cuite dans du lait, offre un aliment très réconfortant ; ou bien nous laissons bouillir l'épi entier dans de l'eau, ou nous le faisons rôtir sous la cendre ; seulement, dans ces deux derniers cas, il reste les pellicules que l'on est obligé de manger, quoiqu'elles soient indigestes.



PORTE D'UN VILLAGE.

Il faut ainsi compter avec les localités où l'on ne trouve pas de maïs, mais seulement du moutama ou sorgho qui constitue toute l'alimentation du nègre en marche. Pour l'Européen, cette nourriture n'est pas saine ; mais si l'on a eu l'heureuse idée de se pourvoir de farine de froment, celle-ci, mêlée au moutama dans la proportion d'un tiers, donne une pâte avec laquelle on confectionne d'excellentes galettes que l'on fait cuire dans la poêle.

La privation la plus dure, c'est d'être éternellement sevré de légumes ; aussi avec quelle joie nous accueillîmes les patates douces qui nous furent

offertes à Mounié-Mtuana, et, nouveaux Ésaüs, que n'eussions-nous donné pour un plat d'épinards, de chicorée, voire même de lentilles !

Nos porteurs firent à Mounié-Mtuana d'amples provisions de route ; ils y festoyèrent aussi en due forme, et le soir, à la couchée, leur babil avait un entrain qui trahissait son pombé d'une lieue. C'est à ce moment-là que, brodant son thème de l'Ougogo, le kirangozi renouvela sa harangue de la veillée des armes :

« Ecoutez ! écoutez ! Nous allons arriver demain au pays de la faim, de la soif, des assassins !

« Remplis ta gourde, porteur, et veilles-y avec un soin extrême, sinon pour cuire ton moutama tu n'auras rien le soir. »

Le bras étendu, d'un ton ferme :

« Il faudra marcher, marcher beaucoup, marcher vite et toujours, car qui s'arrête en tirikésa est perdu : c'est un homme mort.

« Tu l'entends, pagazi ? »

Baissant la voix, et devenant farouche :

« Et ne t'écarte pas de la colonne ! Là-bas, dans le fourré, vois-tu reluire ces armes et briller des yeux noirs qui guettent ?

« Rougas-Rougas ! ce sont des Rougas-Rougas ! »

Se courbant et gesticulant :

« Je les vois, les bandits... ils sont là, derrière les arbres... ils vont te tuer, pagazi, si tu t'attardes, ils vont voler ta charge. »

Se redressant, et d'une voix éclatante :

« Hommes blancs, prenez garde ! demain nous serons dans le Mgounda-Mkali ! on y meurt de faim et de soif, on y est lâchement attaqué, assassiné ; et pendant cette traversée qui dure douze fois le grand tour du soleil, nous ne verrons plus une hutte, plus un champ, plus rien d'humain.

« Que l'esprit du Mouloungou nous protège ! »

Et le chœur de répéter :

« Oui, protège-nous, Mouloungou, Mouloungou ! »

A ce discours, les rires ont cessé ; on se regarde, on chuchote, on commente les dangers de la route, on évoque le souvenir de ceux qui y ont trouvé la mort ; les uns font les bravaches, d'autres frissonnent ; puis la torpeur s'en mêle, et tous ces grands diables ne tardent pas à s'endormir profondément pendant que le kirangozi continue sa tirade ; il parvient à en galvaniser encore quelques-uns : deçà, delà, des torsos se redressent, se soulèvent à moitié et l'on entend murmurer faiblement :

« Oui, protège-nous, Mouloungou, Mouloungou ! »

Le lendemain, nous entrâmes dans le Mgounda-Mkali.

Relativement à cette sinistre contrée, nous avons remarqué dans les récits des voyageurs qui nous ont précédés des passages qui nous avaient complètement rassurés ; nous traitions d'enfantillages les appréhensions de nos nègres et, sans tenir compte de leurs conseils, nous ne voulûmes même pas nous encombrer de provisions et d'eau. N'avions-nous pas lu, en effet, que dans cette terre brûlante les citernes ne manquent pas, que les villages y sont nombreux et qu'en un mot « le Mgounda-Mkali n'a plus un nom qui lui convient, car les Vouakimbou s'y sont établis, y ont élevé de solides tembés et y cultivent assidûment le sol (1) » ?

Stanley écrivait ces lignes en 1872. Lorsque, huit ans plus tard, nous arrivâmes au Mgounda-Mkali, le tableau qu'il en avait fait nous parut une bien amère ironie ; ce travail qu'il annonçait, cette jungle vaincue par le bras du Mkimbou, ces défrichements, ces cultures, ces puits, nous cherchâmes en vain tout cela, et en leur lieu et place nous trouvâmes une contrée maudite, déserte, plus dangereuse, plus difficile à traverser que ne l'a dit aucun explorateur.

Il faut ajouter, pour rester dans le vrai, que Stanley n'a parcouru que la route du nord où s'élèvent en effet quelques maigres bourgades dont l'existence toutefois, au dire des indigènes, est des plus éphémères ; mais, dans son optimisme, que n'a-t-il fait quelques réserves au sujet du véritable Mgounda-Mkali, de celui qui englobe le lac Tchaïa et qui est absolument inhabité, inculte ? La plus profonde désolation y règne, et jusqu'à Hittoura, c'est-à-dire pendant six jours de marches forcées, on ne rencontre ni village, ni hutte, ni carré de cultures, pas un seul être vivant. Il y a plus ; lors de mon retour, Hittoura n'offrait qu'un amas de ruines fumantes : quelques jours auparavant les Rougas-Rougas s'étaient rendus maîtres de cette bourgade, l'avaient pillée et incendiée ; d'où il suit que sur tout l'immense parcours qui s'étend de Mounié-Mtuana à Roubougwa, c'est-à-dire pendant huit jours d'étapes doubles, on ne trouve aucun vestige d'être humain, aucun moyen de se ravitailler.

En lisant Stanley si rigoureux envers ses devanciers, envers Burton surtout, nous avons pris au pied de la lettre son appréciation du Mgounda-Mkali ; hélas ! si nous avions tout simplement suivi les conseils de nos nègres, pris des outres et emporté avec nous force grains, nous n'eussions pas enduré les tortures de la soif et de la faim pendant nos vaines recherches des invisibles Vouakimbou et de leurs villages évanouis.

Plus que jamais les *champs d'amertume* méritent leur sinistre renommée :

1. H. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 201.

tous les timides essais de culture entrepris par quelques Vouangouana et Vounyamouési n'ont abouti à aucun résultat utile. Ça et là, ondulant sous la brise, au centre d'une clairière arrachée à cet océan d'arbres rabougris, quelques tiges de sorgho témoignent d'anciens et courageux efforts : là des huttes ont été élevées, la pioche a entamé la forêt, des bras vigoureux ont entr'ouvert et ensemencé le sol ; mais les Rougas-Rougas, seigneurs de ces solitudes, ont détruit l'humble chaume et contraint à la fuite ceux que le massacre avait épargnés : triste tableau du travail vaincu par le brigandage !

Ces hordes de meurtriers et de pillards, tribus errantes que viennent grossir journellement les déserteurs et autres mécréants, sont à juste titre la terreur des caravanes ; elles ont un chef, le Nioungou, dont la puissance est redoutable, dont les richesses sont immenses ; encouragé par l'impunité, le sinistre monarque a étendu l'empire du crime sur toute cette contrée dévastée.

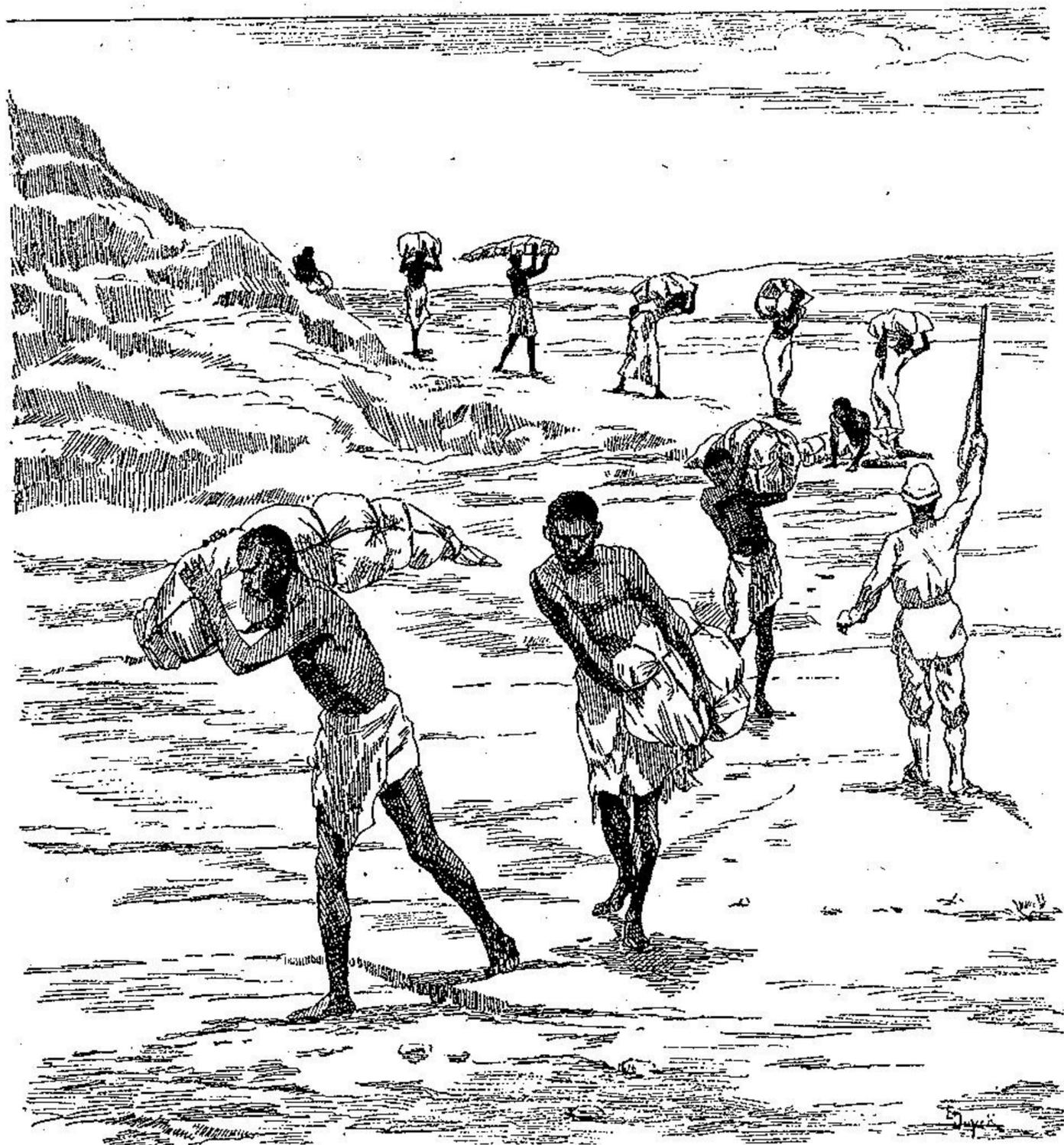
Lorsqu'une expédition traverse le Mounda-Mkali avec une force numérique imposante, le Rouga-Rouga ne l'attaquera point ; il se contentera de guetter les traînants, de les pousser à la désertion, de les assassiner au besoin, et, en tout cas, il s'emparera de leurs charges. Que si, au contraire, il se croit en mesure d'écraser sous le nombre ceux dont il convoite le bien, sans hésiter, avec impétuosité et sans crainte du danger, il affrontera les chances d'un combat dont presque toujours il sortira vainqueur.

En somme, aux difficultés, aux tracasseries, aux ruineux impôts de l'Ougogo, succèdent ici les fatigues, les privations, les continuelles alertes, les dangers permanents ; là-bas, c'était l'agglomération d'hommes, les exigences des chefs que l'on redoutait ; ici, c'est la solitude, le désert, l'aridité, qui tuent. Jadis on perdait patience en voyant que l'on ne pouvait avancer qu'à pas lents, qu'il fallait consacrer un mois entier à parcourir cette seule contrée ; maintenant on est forcé de franchir en douze ou quinze jours une distance quatre fois grande comme la traversée de l'Ougogo, et pendant une semaine entière on demeure en pleine solitude sans voir un village, un champ, une hutte, sans trouver un peu d'eau au cours des premières étapes.

C'est aussi dans le Mounda-Mkali que nous eûmes à souffrir le plus cruellement des atteintes de la tsétsé qui jusqu'alors ne nous était apparue que rarement ; j'ai du reste observé que cette implacable ennemie du bétail réside surtout dans les parages inhabités et stériles ; à mesure que s'étendent les cultures, elle recule dans les friches. En maintes circonstances, j'ai constaté la présence de cette mouche dans les jungles avoisinant un

hameau, tandis qu'elle ne s'aventurait pas à l'intérieur du village, à telles enseignes qu'on y élevait des bœufs sans qu'ils en fussent incommodés.

Si plus tard mon observation se trouve généralisée, j'estime que ce sera



EN TIRÉKÉAS.

un point capital pour l'avenir de ces contrées africaines, car lorsque l'on aura acquis la certitude que la tsétsé s'éloigne des lieux défrichés, il sera permis d'espérer que les efforts de colonisation triompheront enfin des deux grands obstacles qui barrent les routes de l'Afrique, et qu'après avoir

vaincu la mouche funeste l'agriculture donnera un jour aussi le moyen de remédier au drainage défectueux des eaux.

Dans les bois, dans les plaines du Mgounda-Mkali, partout elle sévit avec rage, la terrible tsétsé. J'avais lu que sa piqûre n'est fatale qu'aux bêtes, mais qu'elle n'incommode point l'homme; tournant en dérision les remarques fort judicieuses pourtant que lui avait faites à ce sujet le docteur Kirk, Stanley raconte même certaines expériences d'où il conclut que la tsétsé nous est inoffensive; il ajoute — et cela m'étonne de la part d'un homme si compétent — qu'à son avis les chevaux résistent parfaitement à ses attaques (1).

Que mon illustre devancier me permette en cela de le contredire absolument: Roger, Cadenhead et moi-même nous eûmes à souffrir cruellement sur nos personnes des atteintes de la tsétsé, plusieurs de nos ânes succombèrent, et il n'est pas un seul voyageur, Européen ou Arabe, ayant traversé ces porrys, qui n'affirme que pour gagner l'Ounyanyembé l'emploi du cheval demeurera impossible aussi longtemps que cette mouche funeste n'aura pas entièrement disparu, car sa piqûre, qui ne tue pas l'animal sur-le-champ, l'affaiblit cependant, lui donne la fièvre, décompose son sang et finit, en somme, par le faire périr. Il n'y a à cet égard aucun doute possible.

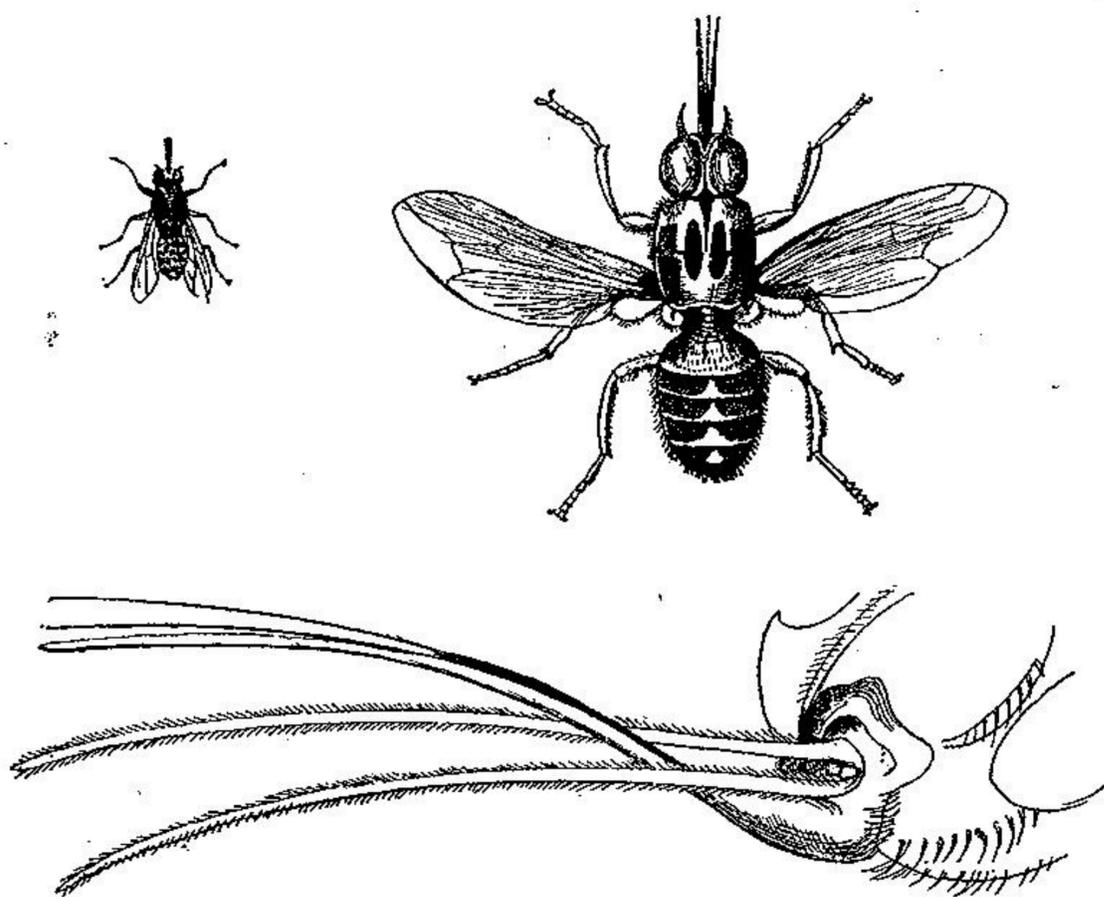
Ce fut donc pour nous un triste mécompte que la rencontre de la tsétsé après les illusions que nous nous étions faites sur elle, grâce aux pages que lui a consacrées Stanley; assaillis par cet insecte, nous en fûmes piqués avec une telle violence que même à travers nos vêtements son dard produisait une vive douleur suivie d'atroces démangeaisons et d'un gonflement immédiat de la peau. Parfois, au cours d'une même étape, je fus atteint de la sorte à la figure, aux mains, aux jambes, et j'en éprouvai de telles tortures que la fièvre ne tardait pas à se déclarer. Encore qu'elles soient venimeuses, ces piqûres n'ont, il est vrai, rien de mortel pour l'homme, mais elles sont loin de lui être indifférentes, et il en éprouve de douloureux désagréments.

Rien ne fait lâcher prise à ces mouches voraces: harcelé par elles, souvent je me disloquais le bras pour les disperser, frappant de droite et de gauche, en avant, en arrière, agitant mon mouchoir ou jouant de la canne, m'épuisant en vains efforts pour arriver à les effrayer; elles me laissaient un instant, tournoyaient sur ma tête, et, tenaces, revenaient bientôt se poser aux mêmes endroits. C'est généralement une artère qu'elles choi-

1. H. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, pages 72 et 80.

sissent, et, une fois en position, elles plongent leur aiguillon, aspirent voluptueusement le sang, et se grisent au point de perdre toute prudence, toute crainte : en ces moments-là rien ne les fait bouger, elles préfèrent mourir sur place, et, bien repues, se laissent écraser au milieu de leur festin.

A première vue la tsétsé est un insecte peu remarquable ; on dirait d'une grande mouche, mais plus svelte, les ailes plus allongées, et le corps brunâtre et zébré de jaune à son extrémité postérieure ; la tête aussi a une



MOUCHE TSETSÉ DE GRANDEUR NATURELLE ET GROSSIE, AVEC DÉTAIL
DES PIÈCES BUCCALES.

structure particulière, et le dard, vu au microscope, ressemble à la lame triangulaire d'un poignard creusée dans toute sa longueur et dont une des arêtes, celle du milieu, serait mobile et ferait l'office d'une pompe aspirante.

Dans quel état furent mis nos pauvres petits ânes d'Aden ! Ruades, sauts, bonds furieux, rien ne parvenait à faire fuir les implacables mouches qui s'abattaient sur eux ; c'est aux pieds surtout qu'elles s'acharnaient, et à peine leur aiguillon s'y était-il posé, qu'un jet de sang s'échappait de la piqûre. Cela faisait pitié de voir nos braves bêtes arrangées de si cruelle façon ; elles en dépérissaient à vue d'œil, plusieurs en furent victimes ; les porteurs avaient beau remplir autour d'elles l'office de chasse-mouches, les

vampires n'en avaient cure et leurs attaques continuaient à torturer bêtes et gens sans repos ni trêve.

Il y avait trois jours que nous marchions dans ces solitudes quand nous arrivâmes à un tonghoni : c'est ainsi que les noirs appellent les endroits où jadis ont été élevées quelques huttes bientôt détruites par les Rougas-Rougas; des pieux fichés en terre, à demi calcinés, des tiges de sorgho étouffées sous la jungle qui a reparu de plus belle, tels sont les seuls vestiges qui indiquent qu'en ces lieux la pauvre bourgade de Bibéchanda abritait naguère une poignée d'humbles travailleurs qui ont payé de leur vie leurs courageux efforts.

Autour le silence est profond.

Plus loin, aux abords d'un maigre fourré, des gourdes éventrées, un *lindo* ou panier mnyamouési en pièces, des cordes hachées menu, des papiers lacérés, témoignent d'une lutte récente : c'est ici que deux courriers successifs envoyés de la côte vers l'intérieur ont été lâchement assassinés un mois avant notre passage; leurs corps ont servi de pâture aux bêtes féroces, et leurs ossements sont là, dans les environs, éparpillés sur le sol.

Les porteurs sont mal à l'aise; l'effroi les gagne, mais la désertion n'est pas à redouter en ce lieu : ils savent qu'ils ne pourraient que tomber aux mains des Rougas-Rougas, être par eux massacrés ou traînés en esclaves; ils préfèrent se serrer autour des hommes blancs dont la puissance peut seule les protéger et les défendre contre les bandits.

Comme les jours précédents, d'ailleurs, nous sommes en ce moment en pleine tirikésa, cette marche forcée dont j'ai déjà parlé dans le Marengamkali et que l'on entreprend dans l'espoir d'atteindre un endroit encore fort éloigné où l'on croit trouver un peu d'eau. On part dès l'aube, on s'arrête quelques instants à midi, on continue le voyage pendant la partie la plus chaude du jour et l'on s'estime heureux si, à la tombée de la nuit, on découvre enfin une petite zihoua, un marais quelconque où l'on établira la couchée.

Pour les Européens pareilles étapes sont douloureuses, mais pour les porteurs elles sont bien autrement terribles, car ils supportent la soif moins aisément que nous. On marche, on marche sans s'arrêter, sans souffler mot, sans même regarder autour de soi; on traverse ainsi d'immenses plaines, de maigres forêts au sol aride, déchiré, crevassé, des régions rocheuses aux strates puissantes qui émergent d'un terrain nu, calciné, où n'apparaît aucune végétation; le soleil vous cuit, le sable vous brûle les yeux; tsétsés, guêpes, moustiques, vous assaillent, s'acharnent à votre peau, vous obsèdent, vous tenaillent, n'importe, il faut marcher; les tem-

pes battent, le gosier se dessèche, la poitrine halette, les yeux se troublent, on suffoque, on chancelle, il faut avancer ou périr. La caravane en tirikésa n'attend jamais, n'attend personne ; qui s'arrête est perdu : le salut commun ordonne la cruauté de l'abandon de ceux qui tombent en route. Et cela arrive.

Mais plus terrible encore est la halte, lorsque l'obscurité entrave la marche avant que l'on ait atteint un village ou découvert un peu d'eau ; on poursuit un instant sa route dans la nuit, puis, tout espoir étant perdu, silencieux et farouches, les porteurs laissent choir leurs fardeaux, s'accroupissent au bord du chemin, et l'on campe ainsi, à la belle étoile, sans élever les tentes, sans même dresser une palissade pour se protéger contre les fauves.

C'est un spectacle réellement navrant de voir souffrir de la faim et de la soif des hommes vigoureux qui toute une journée durant ont transporté sur leurs épaules et sur leurs têtes de lourds fardeaux à travers des immensités désolées ; toute ma vie je me représenterai ces grands yeux noirs hagards qui, à la lueur des feux, se regardaient consternés, muets, désespérés ; les bouches entr'ouvertes découvraient des rangées de dents blanches qui demandaient à manger, tandis que de ces poitrines haletantes sortait un sifflement douloureux et aigu comme la menace du serpent.

C'était déchirant à voir ; pour dévorer quelques bribes de biscuit échappées au naufrage, nous nous cachions, nous autres blancs, comme si nous eussions eu à rougir d'un crime ; et si elles avaient pu soulager ces malheureux, bien volontiers nous les leur eussions données. Car c'est à cause de nous, par suite de l'optimisme de nos devanciers que ces tortures accablent la caravane : nous avons cru trouver en route des villages, des vivres, de l'eau, et nous avons négligé les mesures de prévoyance qui s'imposent quand on aborde la contrée déserte et inculte du Mgounda-Mkali.

Que notre expérience profite aux futurs voyageurs, et qu'ils sachent bien que depuis Mounié-Mtuana jusqu'à Roubougwa, à moins que Hittoura ne se soit depuis relevée de ses ruines, on ne rencontre aucune trace de l'homme, et que les villages et les citernes du Mgounda-Mkali n'existent le long de cette route qu'à l'état de mirages ou de lointaines légendes.

Le lendemain nous continuâmes la marche pour atteindre le lac Tchaïa.

« C'est là-bas, fit un des hommes en me désignant l'entrée d'un bois que nous devons traverser, c'est là-bas que M. Penrose a été assassiné.

— En effet, dis-je, je me souviens d'avoir lu la relation de ce crime qui eut lieu il y a huit mois ; mais comment en connais-tu si exactement l'endroit ?

— Je faisais partie de sa caravane.

— Et tu as fui, lâche !

— Non, maître ; je vous jure que quand je me suis sauvé, l'homme blanc était déjà mort, et moi-même j'avais été blessé à ses côtés.

— Conte-moi donc comment ce massacre a pu se produire. »

Et, tout en cheminant, il me narra cette sanglante épopée.

« Nous avons marché toute la nuit précédente et durant la journée entière afin d'atteindre le lac Tchaïa ; comme aujourd'hui, nous étions sans eau depuis l'étape de la veille. Les porteurs se traînaient le long du sentier, tous nous étions épuisés par la fatigue, la soif et la faim.

« M. Penrose nous montrait ce bois en nous disant : « Courage, mes amis, nous arrivons au lac ; nous allons pouvoir camper et nous reposer là-bas ! »

« Et l'on avançait péniblement.

« La caravane venait à peine de s'engager dans le fourré qu'une clameur sauvage retentit, accompagnée de nombreux coups de feu tirés sur nous presque à bout portant ; en même temps nous nous trouvâmes entourés d'une légion de Rougas-Rougas armés de fusils, de lances, d'arcs et de casse-tête.

« Un horrible carnage commence aussitôt.

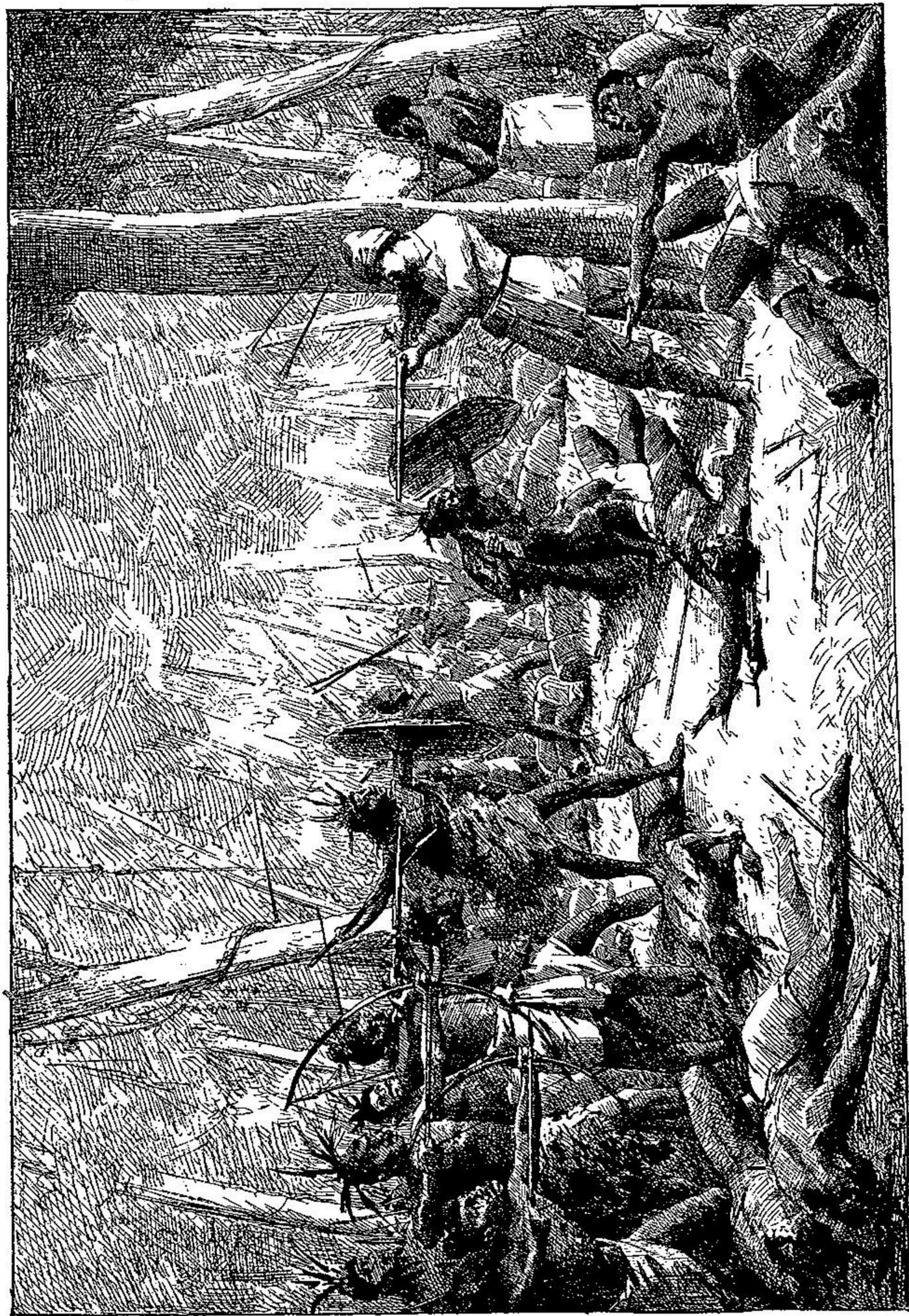
« Affolés, les porteurs vounyamouési jettent leurs fardeaux en poussant des cris de détresse ; ils cherchent à fuir, mais c'est en vain ; ils se traînent à genoux, demandent grâce, les bandits leur répondent en les clouant à terre à coups de javeline.

« Le sang coule à flot : ce n'est plus un combat, mais une effroyable boucherie ; la mêlée est hideuse : on ne tue pas, on égorge ; les Rougas-Rougas sont ivres de carnage, ils frappent, massacrent tout, en poussant des cris féroces.

« Cependant, entourés de quelques askaris fidèles, M. Penrose tient tête aux assaillants ; il s'est adossé contre un arbre, et, armé de sa carabine, il tire sans cesse. A chacun de ses coups un homme tombe. Cette résistance rend les Rougas-Rougas furieux : ils l'entourent ; bientôt, autour de lui les askaris tombent comme des épis dans un champ de blé mûr ; lui-même, il est atteint de plusieurs flèches, mais, pareil à un lion, il reste debout, il tire encore, il tire toujours, il fait dans les rangs ennemis de larges trouées.

« Ah ! maître, qu'il était superbe ainsi ! J'étais près de lui : un coup de *rungou* m'avait fendu le crâne, et, comme j'étais étendu à terre, chacun me croyait mort.

« M. Penrose resta bientôt seul ; il avait reçu au moins dix flèches dans



CARAYANE DE PENROSE MASSACRÉE PAR LES ROUGAS-ROUGAS.

le corps, et il continuait à tirer; tout à coup sa carabine lui échappe : une balle vient de lui casser le bras.

« Il tombe.

« Oh ! alors, ce fut une scène épouvantable : les sauvages se jetèrent en foule sur lui comme des fauves sur une proie; ils se l'arrachèrent, chacun voulant le frapper d'un dernier coup. Ils s'acharnèrent sur son cadavre : ses vêtements furent enlevés, et son corps, affreusement mutilé, fut jeté nu ici même, au coin du bois, où les hyènes l'ont mangé pendant la nuit; nous en retrouverons tout à l'heure les débris.

— Et toi ? et les autres ? et la caravane ?...



MORT DE M. PENROSE.

— Sauf quelques porteurs qui parvinrent à s'enfuir et moi-même qui restai gisant parmi les morts, tous les hommes furent immolés sans pitié.

« Le pillage commença ensuite.

« Les Rougas-Rougas défonçaient les caisses à coups de hache, éventraient les ballots; en un instant, toutes les richesses de l'expédition sont entre leurs mains. Ils vident les flacons de liqueur et les bouteilles de vin qu'ils trouvent; leur ivresse s'en accroît et les querelles s'élèvent; ils en viennent aux mains, se combattent à leur tour, et beaucoup s'entre-tuent.

« Mais le jour baisse; ils quittent le lieu du sinistre en hurlant des chants de victoire et reprennent la route de Djihoué-la-Singa qui est la résidence de leur chef, le Nioungou, à qui ils ont eu à donner la grosse part du butin.

— Mais toi, comment en as-tu réchappé ?

— J'étais à moitié mort, couché au milieu des cadavres; et, la nuit survenant, j'entendis les cris rauques des hyènes que l'odeur du sang attirait; bientôt les hurlements se rapprochèrent, et des bandes de bêtes

féroces accoururent pour dévorer les corps. Alors il me prit une terreur folle ; j'oubliai ma blessure et les Rougas-Rougas, tout enfin ; je me traînai hors du bois, et marchai sans presque avancer, durant la nuit entière ; derrière moi il me semblait entendre hurler les fauves qui me poursuivaient, et cela me donnait la force de fuir.

« Le lendemain, je rencontrai, cachés dans un taillis, deux Vounyamouési qui avaient échappé au massacre ; ils prirent soin de moi, et c'est avec eux que je revins à la côte.

— Et les Vouagogo ? vous ont-ils laissés passer ?

— En maints endroits, ils nous ont arrêtés ; et, comme nous n'avions rien pour payer le tribut, les chefs nous obligeaient de travailler pendant quelques jours à leurs champs et à leurs puits, après quoi ils nous laissaient partir. C'est ainsi qu'ils perçoivent le hongo sur les pauvres. »

Mais déjà je ne l'écoutais plus : nous venions d'atteindre ce bois néfaste où quelques mois auparavant le massacre avait eu lieu.

